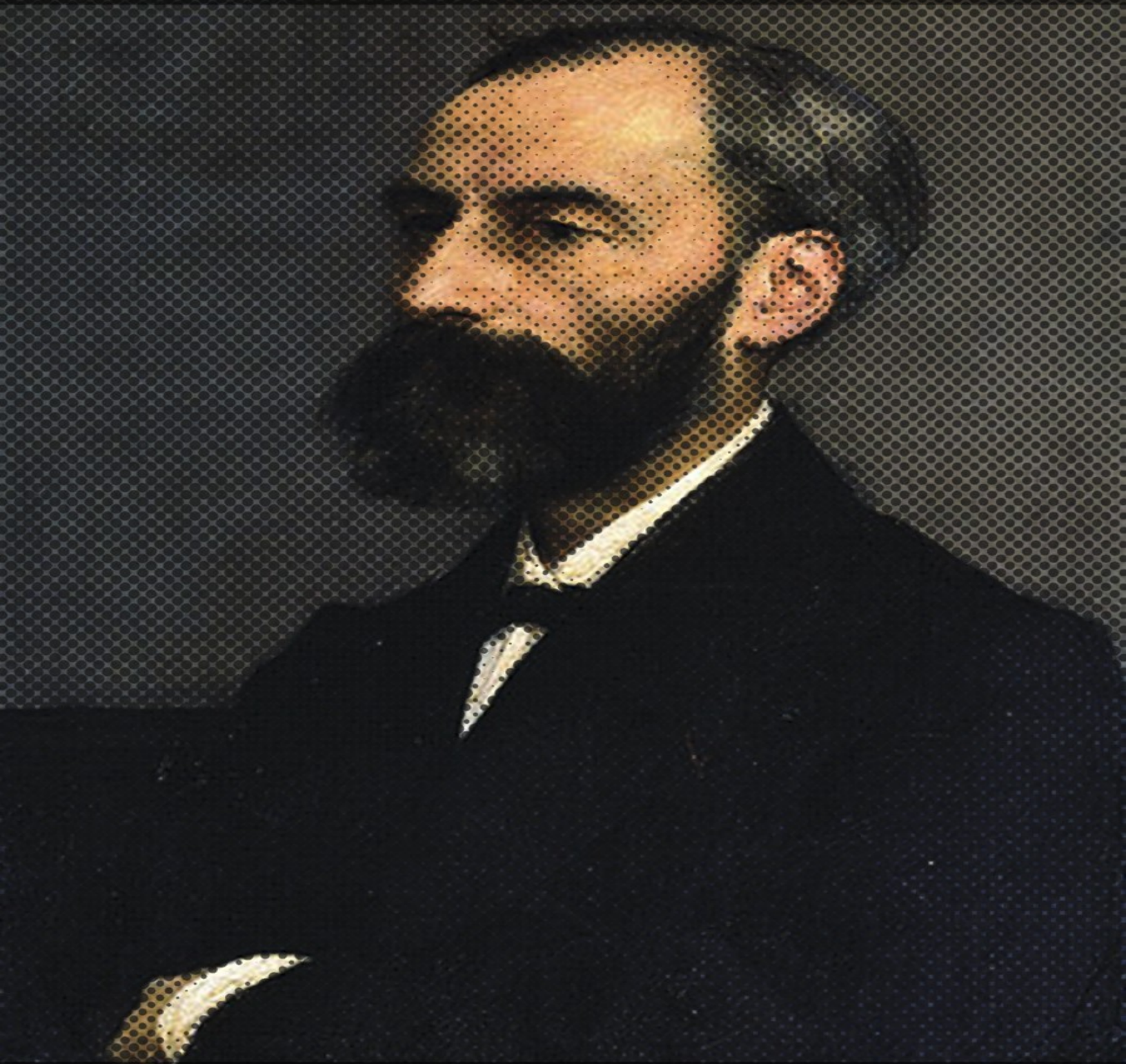


André Theuriet



***Œuvres de André
Theuriet***

André Theuriet

Œuvres de André Theuriet

Toute seule ; Un miracle ; Saint Énogat



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066319441

TABLE DES MATIÈRES

I CHEZ L'HUISSIER

II L'ABBÉ

III LE DÉPART

IV LECTURES PIEUSES

V LE CHAPITRE DES TENTATIONS

VI DOUBLE MÉPRISE

VII LE QU'EN DIRA-T-ON

VIII LA DERNIÈRE CHANSON

IX LA MAISON DE SANTÉ

X PASCAL

UN MIRACLE

SAINT - ÉNOGAT SOUVENIRS D'UNE PLAGE BRETONNE

I

CHEZ L'HUISSIER

Table des matières

Il fait une splendide matinée d'août, un de ces radieux matins où le ciel bleu, les nuages et le soleil semblent s'entendre pour répandre harmonieusement sur toutes choses l'ombre et la lumière. Sur le quai des Augustins, où les hautes façades des vieux logis maintiennent encore une demi-obscurité pleine de fraîcheur, une légère brise retousse les feuilles des platanes et des peupliers; à travers la feuillée frissonnante, par-dessus le parapet où des nez fureteurs plongent dans les cases des bouquinistes, la Seine ensoleillée apparaît avec des chatolements argentés. Les marchandes de fleurs poussent leurs brouettes embaumées d'œILLETS rouges, de jasmins et d'héliotropes. Tous les cris du Paris matinal se détachent sur la basse bourdonnante des roulements de voitures et montent en l'air, mêlés aux sifflements aigus des martinets et aux sonneries éparses des cloches d'église.-Il y a de la joie partout: dans le ciel, dans l'eau, sur la terre;-il n'y a que moi qui ne sois pas gaie.

Je chemine d'un pas déjà maussade et fatigué. Je grogne-en dedans-contre le soleil, contre les flâneurs qui obstruent le trottoir, contre les omnibus qui passent tous complets, roulant inondés de clarté sur les ponts et s'enfonçant rapidement dans les rues plus sombres. Je bougonne surtout contre cette corvée qui m'attend là-bas, tout là-bas, chez cet huissier qui demeure au bout de la rue

Saint-Denis, et où M. La Guêpière m'a donné rendez-vous à neuf heures et demie.

Il s'agit d'un *référé* à signer. Autant que j'ai pu le comprendre, c'est un nouvel expédient dilatoire imaginé par mon mari pour arrêter une saisie qui nous menace tous deux: lui, comme débiteur principal, et moi, comme caution. Il a touché l'argent, – naturellement, et selon son habitude il a oublié de payer les intérêts. La créance est hypothéquée sur ce pauvre petit domaine du Chânois que je lui ai apporté en dot; de sorte que je me trouve mêlée une fois de plus à ce tripotage procédurier qui m'effraye et qui m'énerve. Je suis furieuse de ce nouveau tour de mon ingénieux et peu scrupuleux époux, et, tout en allant au rendez-vous, je maugrée entre mes dents:

– Cette fois, ce sera le dernier! Certainement, ce sera le dernier!

Je passe devant les Halles. La cloche de neuf heures vient de sonner. Les petits machands se hâtent d'enlever les tas de choux, de carottes, de salades qui jonchent le trottoir. Tout ce quartier est gai, remuant, imprégné d'une salubre et réjouissante odeur campagnarde; mais rien ne peut secouer mon humeur mélancolique. Au contraire, ces légumes verts en monceaux me font repenser à mon pauvre Chânois, où je ne récolte pas même une feuille de chou. Grâce à M. La Guêpière, le Chânois ne me rapporte, pour le quart d'heure, que des feuilles de papier timbré.

Je presse le pas et j'entre dans la rue Saint-Denis, humide, noire, grouillante de gens affairés. Au bout de cinq minutes, je reconnais de loin sur le trottoir mon aimable mari. Il brandit sa canne avec des airs juvéniles et

conquérants, en se promenant devant la maison de l'huissier. Il m'a aperçue, lui aussi, mais il ne fait pas d'abord mine de me voir. D'un coup de tête sec, il rajuste son cou entre les pointes de son col cassé, fait saillir ses manchettes en secouant brusquement les bras, et, quand il sent qu'il est tout à fait *au point*, il daigne m'apercevoir. Il s'avance d'un air dégagé et me salue d'un:-Ah! te voilà!- comme s'il s'agissait d'une partie de plaisir.

Nous entrons. Il monte, lesté comme un écureuil dans sa jaquette d'alpaca noir. Il a la tournure ridiculement jeune et nullement d'accord avec ses yeux aux paupières ridées et son cou plissé. Je le suis, à distance. L'escalier est obscur et boueux. A l'entresol, la loge du concierge, d'où s'exhale une odeur de choux-fleurs au gratin; au premier, une plaque avec ces mots: *Externat de jeunes demoiselles*, et, à travers la porte, un bourdonnement sourd d'enfants apprenant toutes ensemble leur leçon à mi-voix; enfin, au second, une plaque d'huissier, ovale, en cuivre terni, et au-dessous l'inscription sacramentelle: *Tournez le bouton, s. v. p.* M. La Guêpière tourne le bouton et passe le premier.

Voilà un homme qui sait se présenter chez un huissier! Il entre, le corps et la jambe gauche en avant, gracieux au possible, la bouche en cœur, le chapeau à la main. Moi, je le suis, l'oreille basse, comme une condamnée.

L'huissier, maître Plumerel, est déjà parti en *récolement*, et nous nous trouvons en présence du premier clerc: un homme d'une cinquantaine d'années, ayant une grosse tête chauve, de gros yeux ronds, des lèvres épaisses, d'épais sourcils en broussailles, une voix rude, et avec tout cela l'air fin et entendu. Il est assis devant un bureau en acajou

protégé par une balustrade peinte en noir. Sur le bureau sont amoncelés des papiers timbrés que je connais trop bien, hélas! grâce à l'expérience que j'ai acquise depuis que je suis en ménage. Je pourrais les nommer l'un après l'autre, sans les lire. Cette feuille simple, pliée en forme de lettre de faire part, c'est un *commandement*; cette double feuille, avec un en-tête en lettres gothiques, c'est une *assignation* au tribunal de commerce, et ce cahier noué en haut et en bas avec de la ficelle rouge, c'est une *signification* de jugement. Je regarde cela du coin de l'œil, et toutes les méchantes affaires que m'ont procurées les frasques de M. La Guêpière me reviennent à la mémoire.

-Asseyez-vous! dit brusquement le maître clerc, votre référé n'est pas encore prêt.

Et M. La Guêpière s'assied, avec un geste obséquieux de la main, signifiant qu'il n'est pas pressé. Il y a une chaise près de lui, mais je la laisse vide et je vais me rencogner dans un angle, près d'un poêle poudreux, dont le marbre est orné d'une carafe sale, au goulot moucheté de taches blanches et au ventre plein d'une eau jaunâtre. Cette carafe, sans un verre, me rend rêveuse:-Est-ce que les clercs y boivent tous à même?...

J'examine l'étude. Elle est éclairée par un jour cru, qui tombe d'une haute fenêtre ouverte sur une cour borgne. Perpendiculairement à cette fenêtre, le long d'une table appuyée au mur, sont alignés trois pupitres peints en noir, et sur deux de ces pupitres sont courbés deux hommes aux vêtements râpés, qui écrivent très vite. On entend le grincement de leurs plumes qui courent sur le papier timbré. Ils travaillent sans lever la tête, avec un

acharnement anxieux, comme s'ils craignaient de n'arriver jamais au bout de leurs écritures.

Dans l'angle qui fait face à la niche du maître clerc se dresse un autre bureau en chêne, recouvert d'une molesquine éraillée et encombré de cartons verts. Là est assis un jeune clerc ayant une bonne figure provinciale: de clairs yeux bruns naïfs, des cheveux noirs taillés en brosse et une moustache qui laisse voir une bouche franche et spirituelle. Sa mise propre, sans être élégante, et sa mine honnête, presque ingénue, contrastent avec les têtes mal peignées et les sordides vêtements des deux expéditionnaires acharnés à leur besogne.

C'est le second clerc. Il est chargé de préparer le référé et il écrit sous la dictée de son collègue. J'entends des lambeaux de la phraséologie judiciaire:

«Estelle-Noémi-Geneviève Passerat, épouse séparée de biens dudit Raoul Lancelot de La Guêpière, etc.»

-De biens, seulement? demande le maître clerc en s'adressant à mon mari par-dessus la balustrade.

-De biens seulement, oui, monsieur! répond celui-ci avec un sourire qui soulève sa moustache teinte, entre-bâille ses lèvres minces et montre une double rangée de dents aiguës.

Je l'aurais tué!.

La porte s'ouvre et un petit homme trapu, à la mine dévastée, fait son entrée. Sa personne malpropre est comme imprégnée d'une odeur de misère et de vice. Sa barbe et ses cheveux mouton-tonnants sont d'un gris sale; son pantalon effrangé et ses souliers n'ont pas été décrottés depuis huit jours au moins; il a un gilet à châle, trop court, à

carreaux bleus et café au lait; les manches et le collet de son paletot jaunâtre sont horriblement luisants.-C'est le colleur d'affiches.-Le maître clerc lui lance un regard froid et ironique.-

-Déjà!... Vous ne vous foulez pas, vous! lui crie-t-il, vous en prenez à votre aise. On voit que vous avez des rentes.

Les deux acharnés gratte-papier s'arrêtent un instant pour sourire en regardant le maître clerc, puis leurs plumes se remettent à courir comme pour rattraper le temps perdu. Ils écrivent avec rage, le bout de leur nez frôlant presque le papier. Pendant ce temps, sans s'émouvoir, le colleur ôte son chapeau de paille, le remplace par une casquette de soie noire graisseuse. Il semble blasé sur les sarcasmes qu'on lui lance. Il tire placidement de la poche de son paletot un gros morceau de pain et une charcuterie quelconque, enveloppée dans un feuillet de registre, et il dépose avec précaution le tout au fond de son chapeau. Puis, se retournant vers le maître clerc, il demande d'un ton grincheux:

-Où sont les affiches?

-Là, dans le casier., toujours à la même place.

-A la même place, à la même place, bougonne le colleur, on aurait pu les mettre autre part.

-Oui, mais on les a mises là. Là!. Entendez-vous, Benjamin! s'écrie le premier clerc impatienté.

-C'est bon! répond l'autre.

Il prend une liasse de papiers d'un rose tendre, qu'il soupèse dédaigneusement:

-Il n'y a que ça!. En voilà une propre journée!

-Jamais content! murmure ironiquement le premier; allons, à votre place, vieux, et pas d'aboiements.

Le *vieux* s'assied à son pupitre et, toujours grognant, se met en devoir de collationner les papiers timbrés avec les affiches. La porte s'ouvre de nouveau et livre passage à un brave homme qui s'approche timidement du maître clerc. Il apporte un petit acompte et demande deux jours de délai pour le reste.

-Impossible, réplique le principal d'un ton bourru tout en comptant l'argent, je ne puis prendre cela sur moi, je ne suis que le premier clerc.

-Mais, monsieur, objecte le pauvre diable, je ne demande que deux jours.

-Que deux jours! comme vous y allez, vous!... Et pendant ce temps votre créancier languit.

-Oh! monsieur, il a les moyens d'attendre, il est riche.

-Il n'y a pas de riche qui tienne. Revenez à deux heures. M. Plumerel vous recevra après son déjeuner, et s'il veut vous donner du délai, ça le regarde; moi, je m'en lave les mains.

-Mais, monsieur, c'est aujourd'hui à midi qu'on me vend! s'exclame le solliciteur en jetant à droite et à gauche un regard désespéré.

-Je n'y puis rien, répète l'autre en haussant les épaules, bonjour!

Et le pauvre homme s'en va, la tête basse et l'air navré.

Pendant ce colloque, j'entends dans une pièce à côté une fraîche voix de jeune femme ou de jeune fille fredonnant la *Valse des roses*. La voix charmante et bien timbrée va et vient d'un coin à l'autre de la pièce voisine, et je me

représente la fille de l'huissier, en peignoir clair, faisant de gentils rangements à travers sa chambre, mettant des fleurs dans l'eau, époussetant des bibelots. Quel contraste entre ce pauvre diable qui s'en va et cette jeunesse qui chante! Comment les huissiers peuvent-ils avoir de jolies filles possédant une aussi délicieuse voix?

Le son de cette voix fraîche me reporte aux temps où j'étais, moi aussi, une jeune fille insouciant et où je chantais en coupant des roses dans le petit jardin du Chânois. Je le revois, notre *mais*, avec ses pommiers moussus, ses plants d'artichauts, ses plates-bandes bordées d'œILLETS, et ma première jeunesse se lève devant mes yeux. Je n'étais pas heureuse tous les jours pourtant, et la maison n'était pas des plus gaies.—On n'est jamais bien gai quand on n'a qu'une médiocre aisance et qu'on joint difficilement les deux bouts.—Ma mère, vaniteuse et dépensière, ne visait qu'à éblouir nos voisins et à paraître riche; mon père, très serré et *regardant*, tout occupé de ses bêtes et de ses terres, nous rudoyait quand les récoltes étaient mauvaises et criait comme un paon quand on lui présentait des mémoires à payer. Le ménage allait cahin-caha, mais j'étais à l'âge où l'on voit tout couleur d'arc-en-ciel. Bien qu'on n'eût qu'une maigre dot à me donner, j'aurais pu alors épouser un brave garçon, fils de gros cultivateur, qui m'aurait prise pour mes beaux yeux, sans trop regarder à l'argent; mais ma mère avait horreur des campagnards et voulait que sa fille épousât un homme du monde. Dans cet espoir on me menait à tous les bals de la préfecture voisine, et c'est là que je rencontrai M. La Guêpière. Il était Parisien et portait une décoration

étrangère qui avait de faux airs de la Légion d'honneur; de plus, il mettait sur ses cartes: «Vicomte Lancelot de La Guêpière,» et prétendait descendre du fameux chevalier qui a donné son nom au valet de trèfle;-de là vient sans doute son amour pour le baccarat et la bouillotte; c'était dans le sang!-Cette illustre descendance et ce titre de vicomte avaient de quoi séduire ma mère. Elle fut éblouie par les façons et la langue dorée de M. La Guêpière; on se saigna pour me marier au descendant de Lancelot, auquel j'apportai en dot mes vingt ans et la nue propriété du Chânois. Le pis, c'est que je me laissai unir sans trop de résistance à un homme qui avait le double de mon âge et qui, déjà à cette époque, se teignait les cheveux et la barbe. J'étais lasse des scènes domestiques et de la mauvaise humeur paternelle. La perspective de vivre à Paris m'avait fascinée, comme ma mère avait été séduite par l'idée d'avoir une fille vicomtesse. Et songer que les trois quarts des mariages se bâclent de la sorte!...

J'en ai bien rabattu depuis sept ans, et je pleure toutes les larmes de mes yeux en songeant à mon bon temps du Chânois. Oh! pendant ces sept années, quelle lamentable enfilade de déboires, de querelles et de concessions humiliantes! Après trois mois de mariage, le descendant du valet de trèfle avait hypothéqué le Chânois et m'avait brouillée avec ma famille. Il était rongé de dettes, passait ses nuits au jeu et ses journées à des tripotages d'affaires louches. Et cela dure toujours! Tous les huissiers de Paris connaissent notre adresse, et nous vivons continuellement entre un protêt et une saisie... Mais je suis à bout de patience; j'en ai assez de cette vie où les scènes avec les

créanciers alternent avec les scènes que me fait M. La Guêpière quand il rentre, décavé, au petit matin. Un avoué que j'ai consulté m'a dit que j'avais vingt fois de quoi faire prononcer ma séparation de corps. S'il m'était venu des enfants, j'aurais hésité, mais je suis seule et je suis décidée à prendre un grand parti. L'hiver prochain ne nous entendra plus nous quereller au coin de notre agréable foyer, et cette corvée d'aujourd'hui sera certainement la dernière que je subirai. J'aime mieux être dame de compagnie, institutrice, n'importe quoi, que de passer le restant de mes jours sous le même toit que Lancelot de La Guêpière!...

Et tout en ruminant mon projet, je ne puis m'empêcher de jeter un regard du côté de mon mari. Il a mis son pince-nez, et, de trois quarts, la main dans l'entournure du gilet, il lit le *Petit Journal*. Je me détourne avec un mouvement de colère, et, en relevant la tête, j'aperçois deux yeux fixés sur moi, deux yeux honnêtes et limpides, ceux du second clerc, le jeune homme aux cheveux coupés en brosse. Nos regards se rencontrent. Les siens ont une expression à la fois admirative et compatissante qui me déconcerte. Il rougit, et moi-même je me sens embarrassée. Depuis combien de temps est-il occupé à m'observer?

J'ai une physionomie si sottement ouverte qu'on y lit comme dans un livre. Mes yeux, mes sourcils, les coins de mes lèvres miment mes plus secrètes pensées sans que j'en aie conscience. Assurément il a saisi sur ma figure tout le mouvement de mes réflexions de tout à l'heure. Maintenant me voilà confuse et n'osant plus tourner les yeux de son côté, ce qui est fort gênant, car son bureau est juste en face

de ma chaise. Heureusement un incident survient, qui me donne le temps de reprendre mon aplomb.

Le soleil a tourné et il tombe, du haut de la fenêtre de la cour, en plein sur les trois pupitres alignés contre le mur. L'un des *acharnés* se lève, tire à lui le volet de gauche et se rejette sur sa besogne. Une quasi-obscurité règne dans l'étude; le colleur, Benjamin, se trouve plongé dans une ombre peu propice à la collation des affiches. Il grogne d'abord sourdement, puis tout d'un coup monte sur son tabouret et avec sa règle repousse le volet qui va frapper le mur avec violence.

Les deux *acharnés* poussent ensemble un cri de stupéfaction et, ensemble, comme mus par la même mécanique, se tournent en manière de protestation vers le maître clerc:

-Ah! ça, crie ce dernier, a-t-il bientôt fini, cet animal-là? A la porte, le gêneur!

-Je n'y vois pas, grommelle le colleur en se rasseyant; le soleil ne me gêne pas, moi, il me réchauffe, au contraire!. Que les autres ferment le volet qui est de leur côté.

-C'est juste, riposte le premier clerc; allons¹ messieurs, ayons des égards pour la vieillesse. A chacun son volet et qu'on se taise!

Le second *acharné* ferme le volet de droite, et Benjamin se trouve seul en plein soleil. Il en est aveuglé; il se remue sur son siège, se met de biais, de profil et recommence à marmonner; puis brusquement il remonte avec rage sur son tabouret et tire le volet de gauche. Nuit complète. Les deux *acharnés* poussent un nouveau cri, se lèvent comme un seul homme et en appellent au premier clerc. Celui-ci, qui n'y

voit plus, lance alors un juron tellement énergique que Benjamin regrimpe précipitamment sur son tabouret, entrebâille également les deux volets et se rassied sans souffler.

Le maître clerc reprend flegmatiquement la dictée de son référé, les plumes se remettent à grincer et tout rentre dans l'ordre.

Au bout de dix minutes, la dictée est terminée, mon acte est prêt et le second clerc se lève pour me faire signer. En me tendant la plume, il rougit de nouveau; je me hâte de mettre ma griffe sur le papier timbré; M. La Guêpière signe à son tour d'un air solennel.

–Nous gardons encore les pièces quelques jours, me dit le maître clerc; et, désignant son second, il ajoute:

–M. Pascal vous les apportera.

M. Pascal incline son front en tête-de-loup et recule bruyamment sa chaise pour me laisser passer. Enfin! je puis donc partir: je défripe ma robe d'un coup de main, je reboutonne mon gant, tandis que les deux *acharnés*, sans quitter leur besogne, allongent de mon côté un œil blanc, puis je sors de l'étude, la première cette fois, suivie à distance par M. La Guêpière qui n'en finit pas de saluer.

Au premier étage, nous rencontrons un monsieur-d'assez bonne mine, vêtu de noir, avec des airs de ministre protestant. Il m'ôte son chapeau en passant; c'est M^e Plumerel, l'huissier. M. La Guêpière ne l'avait jamais vu, mais cet homme-là a un flair pour reconnaître les huissiers. Il l'aborde, et ils restent à causer un moment sur le palier.

Je suis déjà sur le trottoir et je secoue moralement la poussière de mes pieds, quand mon mari me rejoint. Il

prend son air aimable des jours de bonne veine, et arrondissant le bras:

-Eh bien! fait-il en souriant, tu le vois, ce n'est pas la mer à boire. Où vas-tu?

Sa réflexion et son sourire m'exaspèrent, et je réponds d'un ton sec:

-Je rentre.

-Veux-tu que je te ramène en voiture?

-Merci, dis-je de mon air le moins engageant, c'est assez d'une corvée pour aujourd'hui,

Et je lui tourne le dos.

II L'ABBÉ

Table des matières

C'est fini. Après une dernière et lamentable scène, j'ai pris un grand parti et je suis retournée chez mon avoué. Il a signifié à M. La Guêpière mon intention bien arrêtée d'obtenir une séparation, soit à l'amiable, soit devant le tribunal, et il l'a invité à se trouver avec moi dans son étude. Hier, à l'heure indiquée, mon mari a daigné obtempérer à cette invitation. J'étais déjà assise dans le cabinet de l'avoué, quand Lancelot de La Guêpière a fait son entrée, ganté de frais et vêtu d'un pantalon gris perle. Il y avait huit jours que nous ne nous étions vus; depuis notre dernière querelle, il passe ses nuits au cercle et ne rentre au logis qu'à l'heure où je sors. Je l'ai trouvé encore plus poseur et plus ridiculement matamore que d'habitude.

Tout d'abord, il s'est rebiffé et a refusé formellement de se séparer de moi, s'écriant qu'il m'adorait et que je ne lui rendais pas justice.-J'étais une femme charmante avec tout le monde, excepté avec lui, avec lui qui s'était toujours sacrifié à mes intérêts et ne pouvait vivre sans moi!.

-Du reste, a-t-il ajouté avec aplomb en se méprenant sur mon silence et sur celui de l'avoué, jamais un tribunal n'accordera cette séparation; on n'a rien à articuler contre moi; ma vie est pure comme celle de l'enfant au berceau!...

Pour toute réponse, l'avoué a mis sous les yeux de cet innocent «au berceau» un dossier de pièces accablantes:- les lettres peu édifiantes qu'il m'a écrites et d'autres épîtres

à lui adressées, relatant certains incidents qui ne sont pas à sa louange. En guise de conclusion, l'officier ministériel a terminé par deux ou trois mots bien sentis, articulés très froidement, très sèchement, et desquels il résultait que pas un tribunal n'hésiterait à prononcer la séparation à mon profit.

Ce petit discours a visiblement rabattu le caquet de Lancelot de La Guêpière; son nez s'est allongé, ses façons se sont assouplies et il a changé de gamme:

-Du moment que vous en êtes convaincu, monsieur, a-t-il répondu avec un accent mélancolique, je n'ai plus qu'à m'incliner devant l'opinion d'un homme aussi compétent que vous. Je me sou mets; mais madame regrettera amèrement ce qu'elle vient de faire. Je suis une victime, j'en ai toujours été une. Un jour on me rendra justice!

Bref, après force protestations, après une enfilade de phrases déclamatoires sur son honorabilité, sa vertu et son abnégation, il a consenti à apposer sa signature au bas du compromis préparé par l'avoué. Aux termes de cet acte, il reconnaît mes droits à demander une séparation, m'autorise à vivre où bon me semblera et s'engage à me servir une pension mensuelle de trois cents francs. Une fois la pièce signée en double, il s'est retiré la tête haute, sans daigner me regarder, déclarant à l'avoué qu'il était enchanté d'avoir fait sa connaissance et l'assurant de sa haute estime.

-Quel sinistre comédien! m'a dit ce dernier en refermant la porte sur le dos de M. La Guêpière... Enfin, nous avons ce que nous voulions, et cette autorisation de quitter le domicile conjugal nous servirait de preuve contre lui, dans le cas où nous serions obligés d'avoir recours au tribunal.

Maintenant que le plus fort est fait, il me reste à chercher un appartement point trop cher et à me mettre en quête d'une situation qui me permette de gagner mon pain, car je n'ai qu'une médiocre confiance dans l'exactitude de M. La Guêpière, et puis il me semble que l'argent de cet homme me brûlera les doigts. Je songe à tout cela, assise sur ma chaise basse, devant un petit feu de pauvre, allumé avec un restant de bois de l'autre hiver. Nous sommes en octobre, le temps est humide, et ce premier feu, si modeste qu'il soit, me sert de compagnie. Au dehors, la pluie pleure contre les vitres, et le vent d'ouest soupire sous les portes une chanson d'une tristesse lamentable, peu propre à me redonner du courage. J'appuie mes coudes sur mes genoux, j'enfonce mon front dans mes mains et je regarde avec envie Mititi, mon chat jaune et blanc, qui poulèche sa patte et la passe béatement sur son oreille. Tout à coup on sonne, et Naniche vient m'annoncer qu'il y a là «un monsieur le curé» qui demande à me parler.

Je ne suis pas en humeur conversante, et, de plus, étant peu dévote, j'ai certaines préventions contre le clergé en général. Toutefois, comme Naniche assure que ce curé a l'air brave homme, je cède autant par curiosité que par déférence, et le visiteur entre en ébauchant ce salut, moitié inclinaison de tête et moitié révérence, qui est particulier aux gens d'église.

En effet, cet ecclésiastique a une figure avenante et, bien qu'il frise la soixantaine, il y a encore dans ses petits yeux bleus une vivacité aimable. Son front peu élevé, mais intelligent, n'a pas une ride; il est ombragé par une forêt de cheveux gris argent, ondés et comme moirés. Sa bouche

épaisse et ferme a les tons purpurins d'un bigarreau; elle fait la moue, mais une bonne moue indulgente et accommodante. Son nez est tout un poème: court, avec une narine plus longue que l'autre qui le fait paraître légèrement de travers, il a une expression naïve, gourmande et presque folâtre.

Tandis que debout, la main appuyée au dossier de ma chaise, j'examine le visiteur, il m'apprend qu'il est l'abbé Micault; et alors je me rappelle avoir déjà entendu prononcer ce nom par M. La Guêpière, qui, en bon gentilhomme poitevin, bien pensant, a été élevé au séminaire. Après s'être nommé, l'abbé ajoute qu'il est prêtre habitué de l'église Saint-Séverin et répétiteur à l'école Bossuet. Je flaire immédiatement un ambassadeur envoyé par mon mari, et cela me met en défiance. Néanmoins, ayant poussé un fauteuil vers lui, je le prie poliment de s'asseoir. Il obéit, s'assied en écartant sa soutane, un tantinet râpée, pose son chapeau sur ses genoux et, après avoir fourragé dans ses cheveux, m'avoue avec bonhomie que M. La Guêpière, son ancien élève, lui a confié le secret de nos dissentiments intérieurs, que mon * mari lui a paru fort navré de cette séparation imminente, et qu'en sa qualité de prêtre il a cru devoir tenter près de moi une démarche toute de paix et de conciliation.

Mes sourcils se froncent et se rejoignent; je sens que je prends mon air tragique, mais je garde mon sang-froid et je me borne à faire de la tête et de la main un geste énergique et expressif.

L'abbé pousse un soupir et secoue sa chevelure d'Absalon.

-Voyons, continue-t-il, chère madame, avez-vous bien réfléchi? C'est chose grave que le changement d'existence que vous méditez. A votre âge, il est triste de vivre seule. Et puis avez-vous songé à ce que dira le monde? à tort, j'en conviens; mais enfin peut-être vous reprochera-t-on de n'avoir pas tout fait pour ramener votre mari?

A ces mots, je me lève brusquement:

-Si c'est mon mari qui vous envoie, dis-je avec vivacité, vous pouvez lui annoncer que ma résolution est irrévocable.

Là-dessus j'écarte ma chaise pour bien faire comprendre que je ne me soucie pas de prolonger l'entretien; mais l'abbé demeure installé dans son fauteuil et me regarde d'un air contristé et obstiné à la fois; de sorte que je reprends en accentuant chacun de mes mots d'un geste nerveux:

-Il ne me reste plus, monsieur l'abbé, qu'à vous remercier. C'est votre état de chercher à prêcher la paix, mais avec moi vous perdriez vos peines.; mon parti est pris.

-Allons, allons! fait-il en se levant, ne nous fâchons pas. Vous m'intéressez, bien que vous n'ayez pas l'air commode. Permettez-moi de revenir vous voir quelquefois., ici ou dans votre nouvelle demeure. Je sais que vous cherchez une position de lectrice; j'ai été moi-même précepteur dans de grandes familles avec lesquelles j'ai conservé d'excellentes relations; je pourrai peut-être vous être utile. Je reviendrai en causer avec vous, et puis nous parlerons un peu du bon Dieu et cela vous fera du bien.

-Je ne suis guère dévote, monsieur l'abbé, et une place de lectrice me ferait plus de bien encore.

-Ma chère fille, il faut vous fier à la divine Providence.

-Elle ne m'a jamais envoyé que des peines! dis-je d'un ton boudeur.

-Il faut la prier, reprend-il en soupirant, et lui demander d'abord la résignation.

Je me récrie violemment:

-La résignation! Je ne lui demanderai jamais cette vertu-là. Je ne la comprends pas et je n'aime pas les gens qui se résignent.

L'abbé écarquille les yeux et me contemple avec une expression de commisération qui achève de m'agacer.-

-Et vous voulez vivre seule, avec une nature comme la vôtre? réplique-t-il ébaubi et en se reculant. Ah! ma pauvre enfant, vous m'effrayez et, malgré vos idées fausses, vous excitez tristement ma sympathie. Je reviendrai vous voir.

Je répète d'un air embarrassé:

-Monsieur l'abbé, je vous suis bien reconnaissante; mais je crois que votre temps est précieux, et il est inutile que vous le dépensiez en pure perte.

-Pourquoi en pure perte?

-C'est que, si vous venez me voir avec l'intention de me ramener *en dessous* à vos idées, j'aime mieux me priver de vos visites.

Le nez de l'abbé fait une grimace, sa bouche de cerise se contracte, puis s'élargit, et finalement il se met à rire:

-Rassurez-vous, nous ne forçons personne, la dévotion vous viendra toute seule.

-Elle me viendra, elle me viendra!. Et je secoue la tête à la façon des enfants grognons.- Elle me viendra quand le bon Dieu m'aura d'abord envoyé un peu de bonheur!